

Georges, Christian. (2025). Le cri d'alarme d'un documentariste. *Educateur*, 5, 25.

Le cri d'alarme d'un documentariste

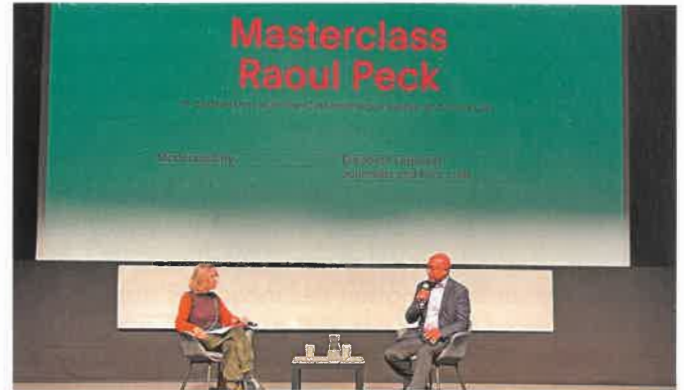
Avec la montée en puissance des plateformes de streaming, le milieu du film documentaire est soumis à une pression inédite. Auteur des excellents *I Am Not Your Negro* et *Ernest Cole, photographe*, le réalisateur Raoul Peck tirait la sonnette d'alarme, le mois dernier à Nyon, lors du festival Visions du Réel. À quels récits discordants aurons-nous accès demain, dans un monde qui se laisse gagner par les régimes autoritaires et un racisme décomplexé?

« Je n'arrive pas à travailler sur des choses inventées, c'est le réel qui me motive », confesse Raoul Peck. Il y a les films qui se veulent des réponses et les films qui amènent leur public à se poser plein de questions. C'est à la seconde catégorie que se rattachent les productions du cinéaste d'origine haïtienne. Né à Port-au-Prince sous la dictature des Duvalier, il a d'abord émigré avec sa famille en République Démocratique du Congo puis à New York, avant d'effectuer ses études et de réaliser ses premiers films en Allemagne. Il a poursuivi sa carrière en France et aux États-Unis, acceptant même, l'espace de 18 mois, d'occuper le poste de Ministre de la culture à Haïti.

Les plaies du colonialisme (passé et présent), la construction de l'imaginaire raciste, le suprémacisme blanc: voilà ce que Raoul Peck s'évertue à creuser, dans une forme à chaque fois inédite. En évitant l'écueil du cinéma militant, un genre «qui ne convainc que les convaincus». Il dit avoir l'ambition d'aller vers le plus grand nombre, même s'il est sans illusions sur le cinéma, «une industrie qui n'est pas progressiste».

Quand un tremblement de terre fait 1,5 million de sans-abri à Haïti, Raoul Peck tourne «Assistance mortelle» (2013). Un film motivé par la colère face à la condescendance occidentale: il observe pendant deux ans les processus de l'aide humanitaire, dans ce qu'il qualifie de «laboratoire exceptionnel». Pas dans l'intention de salir la réputation des grandes institutions, mais pour mettre en question leur approche.

Peut-on témoigner d'injustices qu'on n'a pas soi-même vécues? Oui, estime le cinéaste, à condition d'être transparent-e sur sa position d'auteur-e et de ne pas chercher à se mettre à la place des autres. Ni de donner de leçons non plus. Lui qui prend le temps de mûrir ses projets s'alarme de la rapidité des transformations induites par



les plateformes. Car elles remettent en question le genre documentaire: «Beaucoup de choses sont faussées... Des protagonistes de documentaires sont parfois payé-es ou viennent avec des avocat-es. Les stars veulent le *final cut*. Il devient difficile d'obtenir de l'argent sans conditions. Que veulent les plateformes? Des crimes, des comédies, des sujets loufoques ou des films sur les stars!»

Autre obstacle: le coût faramineux que prennent les images d'archives: «À l'époque, j'ai dû payer 3000 \$ pour une minute d'images de Patrice Lumumba. Aujourd'hui, ce serait multiplié par cinq! Même l'INA est forcée par l'État français à générer 30-40% de son budget par les ventes.»

Au Festival de Cannes ce mois-ci, Raoul Peck présente en séance spéciale son nouveau film «George Orwell: 2+2=5». À Nyon, le cinéaste n'a pas caché son pessimisme face à la montée des régimes autoritaires, favorisée par une couardise qu'il compare à celle des années 1930: «Inutile de se focaliser sur Trump. Ce qui se passe aux USA ne restera pas aux USA...»

La série de Raoul Peck «Exterminez toutes ces brutes» est à voir sur laplattform.ch